

Yasmina
Khadra

► POUR
L'AMOUR D'ELENA



À l'Enclos de la Trinité, un trou perdu dans l'État mexicain de Chihuahua, Elena et Diego s'aiment depuis l'enfance. On les appelle les « fiancés ». Un jour, Elena est sauvagement agressée sous les yeux de Diego, tétanisé. Le rêve se brise comme un miroir. Elena s'enfuit à Ciudad Juárez, la ville la plus dangereuse au monde. Diego doit se perdre dans l'enfer des cartels pour tenter de sauver l'amour de sa vie.

Pour l'amour d'Elena s'inspire librement d'une histoire vraie.



Yasmina Khadra est l'auteur d'une vingtaine de romans, dont *L'Attentat*, *Ce que le jour doit à la nuit* et *Le Sel de tous les oublis*.

Pour l'amour d'Elena

DU MÊME AUTEUR

Chez Julliard

Les Agneaux du Seigneur, 1998 ; Pocket, 1999
À quoi rêvent les loups, 1999 ; Pocket, 2000
L'Écrivain, 2001 ; Pocket, 2003
L'Imposture des mots, 2002 ; Pocket, 2004
Les Hirondelles de Kaboul, 2002 ; Pocket, 2004
Cousine K., 2003 ; Pocket, 2005
La Part du mort, 2004
L'Attentat, 2005 ; Pocket, 2006
Les Sirènes de Bagdad, 2006 ; Pocket, 2007
Ce que le jour doit à la nuit, 2008 ; Pocket, 2009
L'Olympe des infortunes, 2010 ; Pocket, 2011
L'Équation africaine, 2011 ; Pocket, 2012
Les anges meurent de nos blessures, 2013 ; Pocket, 2014
Qu'attendent les singes, 2014 ; Pocket, 2015
La Dernière Nuit du Raïs, 2015 ; Pocket, 2016
Dieu n'habite pas La Havane, 2016 ; Pocket, 2017
Khalil, 2018 ; Pocket, 2019
L'Outrage fait à Sarah Ikker, 2019 ; Pocket, 2020
Le Sel de tous les oublis, 2020

Chez Après La Lune

La Rose de Blida, 2006

Chez Bayard

Le Baiser et la morsure : entretiens avec Catherine Lalanne,
2018

Chez Flammarion

Le Dingue au bistouri, 1999 ; J'ai lu, 2007
Ce que le mirage doit à l'oasis, 2017

Chez Folio

Morituri, 1999
Double blanc, 2000
L'Automne des chimères, 2000
La Part du mort, 2005

Yasmina Khadra

Pour l'amour d'Elena

(inspiré d'une histoire vraie)
roman

Mialet-Barrault Éditeurs

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0802-4671-4

En mémoire de Domingo

Première partie

D'après la légende rurale, c'est un certain Gonzales I^{er} qui, vers la fin du XIX^e siècle, avait posé la première pierre de notre village. Il n'était ni roi ni empereur, juste un vaurien qui glandouillait dans les bordels de Vera Cruz avant que la grâce du Seigneur ne le frappe de plein fouet. On raconte qu'il dormait au milieu de ses putains lorsque le Christ était venu lui rendre visite dans son sommeil. *Lève-toi*, lui a dit le Christ, *lève-toi et va dire à mes sujets que j'ai reçu leurs prières et que je t'envoie les sauver. Et quand tu auras récupéré mes brebis, va dans le Chihuahua leur bâtir une bergerie.* Gonzales a marché des mois et des mois, un gourdin de pèlerin à la main, avant de jeter son dévolu sur nos terres. Il construisit une vaste demeure pour recueillir ses fidèles – qu'il baptisa en grande pompe l'Enclos de la Trinité –, s'autoproclama Gonzales I^{er}, *pape de la Nouvelle Révélation*, et régna sans partage sur ses ouailles comme un berger sur son troupeau.

Aujourd'hui, il ne reste du sanctuaire qu'une énorme bâtisse décoiffée ouverte aux quatre vents et

une chapelle déglinguée entourées d'un muret de pierres infesté de scorpions.

Pour le vieux Paco, notre village aurait dû s'appeler le Cimetière des Vivants tant nos taudis ressemblaient à des tombes, et nos voisins à des fantômes. Pas un chicanier, pas un gros bras, pas un litige pour cultiver la rancune ou rendre crédible une quelconque menace. La mort elle-même nous avait pris en grippe puisque, depuis des années, personne n'avait réussi à crever d'une glissade ou en avalant de travers un os de poulet. La cinquantaine de familles qui faisandaient au soleil semblait évoluer à la marge du temps.

Depuis que j'avais ouvert les yeux, je voyais les mêmes figures tannées, les mêmes silhouettes efflanquées aux allures d'ombres chinoises ; j'entendais les mêmes bruits, les mêmes voix ravagées et les mêmes jappements des chiens.

Nos gens se terraient chez eux et attendaient on ne savait quoi, non pas parce qu'ils n'avaient pas où aller, mais parce qu'ils n'osaient pas se risquer ailleurs, persuadés que s'ils venaient à se hasarder sous d'autres cieux, ils perdraient leur âme, comme tous ces gamins qui s'aventurent dans les grandes villes et qu'on retrouve, au matin, sur les terrains vagues, les tripes à l'air et la gorge tranchée.

Beaucoup de nos jeunes ont déserté l'Enclos de la Trinité. Ils étaient là à shooter dans les cailloux et, du jour au lendemain, ils ont abandonné chèvres et cochons et se sont évanouis dans la nature. Ils ne

sont jamais revenus. Les frères Rodriguez purgent des peines incompressibles à la prison fédérale de Puente Grande, dans l'État de Jalisco ; les Martinez sont morts dans le désert du Texas ; Pepito n'a envoyé qu'une seule lettre à ses parents depuis qu'il a réussi à atteindre San Diego ; García Guzmán est gardien à la prison de haute sécurité d'Altiplano ; quant à Juanito l'Albinos, les jumeaux Alexis et Alejandro, Maribel la fille de Sancho et un tas d'autres dégourdis, ils ont carrément disparu de la surface de la terre. Certaines rumeurs avancent que beaucoup d'entre eux ont été liquidés, mais la police n'a jamais retrouvé leurs corps.

Seul Osario, le fils de Petra l'Accoucheuse, rentrait de temps en temps au village voir sa mère. Chaque fois dans une voiture flambant neuve.

Osario, c'était le rêve dans sa splendeur insolente ; un rêve tellement improbable pour nous autres, les *indécis*, qu'on se contentait de graviter à sa périphérie. N'empêche, quand Osario rentrait au bercail, il devenait l'attraction du jour. Il nous parlait, avec une passion grandissante, de Ciudad Juárez où il vivait aux crochets d'une « riche mère de famille de vingt ans son aînée », de ses solides relations, de ses grands projets et des acrobaties qu'il exécutait pour maintenir le cap.

La trentaine bien sonnée, des tatouages plein le corps et le verbe sec, Osario était le gars dont le regard, lorsqu'il vous dévisageait, vous traversait de part en part, mettant à rude épreuve vos arrière-pensées.

Il nous impressionnait. Mais il était généreux. Y a pas à dire, il était le grand frère, pour nous. Il nous payait à boire, des fois à manger, nous prêtait des sous, et les gens du village l'aimaient bien.

La nuit, autour d'un feu au cœur des ruines du temple, il nous rassemblait pour nous conter ses conquêtes féminines et ses soirées arrosées. On ne le croyait qu'à moitié – peut-être parce qu'on le jalousait –, mais on se prêtait volontiers à son théâtre d'ombres. Il faut reconnaître que ses histoires nous vengeaient un peu de la nullité de notre vie de paysans. Osario écartait nos œillères et nous emmenait sur un nuage survoler des univers multicolores où les boîtes de nuit battaient leur plein. On s'imaginait dans la lumière tamisée des cabarets à mater les splendides sirènes qui dansaient nues sur les comptoirs, ou à rouler à tombeau ouvert dans des bagnoles qui atteignent les deux cents kilomètres à l'heure au quart de tour. Dans nos petites têtes de ploucs éméchés paraient des gratte-ciel en verre étincelants, des esplanades où se bousculent des touristes venus du monde entier. Osario savait si bien nous mettre en situation qu'il nous arrivait d'entendre jusqu'aux bagarres homériques qui se déclenchaient dans les bars huppés et d'atterrir sans parachute dans des palaces où l'on célèbre chaque nuit quelque chose et où l'on ne dort jamais.

— Rien à voir avec votre Cimetière, nous certifiait Osario. Là-bas, on carbure au super. Plein aux as ou sur la jante, on existe pour de vrai. C'est pas

comme ici où les jours vont et viennent comme des balançoires hantées. À Juárez, tout se joue à pile ou face, et tout le monde participe. Parce que le jeu en vaut la chandelle. Tu peux devenir riche en un claquement de doigts. Moi, par exemple, j'étais parti avec une toile d'araignée au fond de la poche. Maintenant, j'ai une caisse de nabab et un joli pied-à-terre avec jardin. Je ne roule pas encore sur l'or mais j'y crois. J'ai des ambitions. Un jour, je m'offrirai un club branché, un harem de putains et un carnet d'adresses blindé où seront répertoriés des stars, des hauts fonctionnaires et des flics influents.

— On a la radio, Osario, lui rappelait Ramirez, mon cousin, qui avait mon âge et un caractère trempé.

— Et alors ?

— Ben, les nouvelles qui nous parviennent de Juárez glacent le sang.

— C'est-à-dire ?

— Ben, tous ces cadavres de femmes qu'on découvre sur les terrains vagues, et tous ces gosses qu'on abat pour se faire la main.

— Et alors ?

— Ben, tout n'est pas rose, à Juárez. De nos p'tits gars qui sont partis d'ici, tu es le seul à rentrer de temps en temps. On aimerait bien entendre leur version, à nos p'tits gars, mais ils ne sont pas revenus. Paraît qu'on en a buté plus d'un. Ils seraient encore vivants s'ils étaient restés parmi nous.

— Parce que tu crois que t'es vivant dans ce trou-duc ? T'es mort, Ramirez, t'es mort et tu ne le sais pas. Regarde autour de toi, bordel. Des ânes qui roupillent à longueur de journée, des poulets qui courent dans tous les sens, quelques cochons qui vadrouillent et des chèvres en train de bouffer du carton. C'est ça ton monde, et tu n'y figures même pas. À Juárez, si on meurt, c'est parce qu'on a vécu. Mais ici, Ramirez, ici, quand tu seras vieux, tu n'auras même pas de souvenirs pour te tenir compagnie.

— En tous les cas, jamais personne ne tombe malade chez nous, a répliqué Ramirez avec fierté. L'air de nos montagnes dope jusqu'à nos vieillards. On dort tranquilles, on mange sain et on coule du bronze si dur qu'on casserait la pierre avec.

— Si t'es à ton aise dans la merde, restes-y, a tranché Osario.

Ce n'était pas l'air vivifiant de nos montagnes qui me retenait à l'Enclos de la Trinité. Si ça n'avait tenu qu'à moi, j'aurais fiché le camp depuis longtemps. Mais les yeux en amande d'Elena et son joli grain de beauté sur le menton me clouaient sur place, comme un lièvre ébloui par la lumière subite d'un projecteur au beau milieu du sentier.

Elena, c'était la grâce qui rendrait tolérable n'importe quelle misère sur terre.

Fille unique de Dolorès, une veuve effacée qui passait ses jours à raser les murs et ses nuits à prier la Vierge en terre cuite qui ornait sa chambre, Elena avait presque le même âge que moi ; je la dépassais à peine

d'un an. Elle n'avait pas de père et pas de frère. J'étais orphelin et je n'avais pas de sœur. Quelque part, on était faits pour se rejoindre et se compléter un peu. On allait à l'école ensemble, agrippés à l'arrière de la charrette d'un voisin. Je rêvais de devenir journaliste ; elle *me* rêvait, moi. À l'époque, elle ne payait pas de mine. Elle était aussi sèche qu'une sauterelle et elle flottait dans sa robe usée telle une âme menue dans un suaire. Puis elle a commencé à s'épanouir comme une fleur sauvage, et plus elle ajoutait de la chair sur ses os, plus elle avivait les fantasmes des louveteaux qui lui tournaient autour. À douze ans, elle était devenue si belle qu'elle m'intimidait. Lorsqu'on était ensemble, je ne trouvais rien à lui dire. Elle aussi était gênée. Elle se contentait de se triturer les doigts, et on restait ainsi, bêtes et silencieux, des heures durant.

C'était pour apprendre à dire les mots qui seyaient à sa beauté que je m'étais mis à dévorer les bouquins. J'en avais chapardé un tas au marché aux puces de San Cristo. Je les lisais sans trop comprendre de quoi il retournait, mais avec la conviction grandissante qu'à la longue je finirais par trouver ces fameuses formules dont raffolent les filles qu'on aime.

Un soir, tandis qu'on assistait au coucher du soleil, assis côte à côte sur un rocher, elle prit ma main et elle la posa sur son genou en me confiant :

— Je t'apprécie très fort, tu sais ?

Je restai sans voix. Tellement heureux que mon cœur faillit s'arrêter de battre. Je compris alors qu'elle

nourrissait pour moi les mêmes sentiments que je cultivais pour elle en secret.

— Et toi ? Est-ce que tu m'apprécies ?

J'avais un million de déclarations romantiques sur le bout de la langue, sauf que ma gorge contractée refusait d'en libérer une seule. Elena serra très fort ma main.

— Est-ce que je te plais, Diego ? Est-ce que tu penses qu'un jour tu seras l'homme de ma vie ?

Elle me dit cela en me regardant droit dans les yeux.

— Oui, j'aimerais être l'homme de ta vie.

— Et moi, la femme de ta vie ?

— Oui.

Aujourd'hui encore, je perçois l'empreinte de son baiser sur ma joue.

Elle venait d'avoir treize ans. On s'était juré de ne laisser ni la mort ni le malheur nous séparer.

Elle me disait :

— Tu feras quoi quand tu seras grand ?

— Journaliste.

— Est-ce qu'un journaliste gagne assez pour vivre dans une grande ville ?

— Je suppose que oui.

Elle levait les yeux au ciel comme lorsqu'on prie en son for intérieur. Ses petits poings se refermaient sur quelque chose qui la rendait songeuse.

— Tu crois qu'on partira d'ici un jour ?

— Si tu veux qu'on parte, on partira. De toutes les façons, il n'y a pas d'imprimerie dans les parages pour fabriquer des journaux.

Elle n'avait écouté que la première partie de mes propos. Son visage s'était illuminé, pareil à une aube naissante.

— On ira vivre en bord de mer ?

— On ira où tu voudras.

— Et on voyagera partout ?

— Jusqu'au bout de la terre, si tu veux.

Je n'étais pas sûr de tenir mes promesses, mais, ces soirs-là, je tenais le monde. Les yeux d'Elena brillaient dans l'obscurité comme des bijoux. Ils étaient mes matins clairs à moi.

Au village, alors que nous n'avions pas encore frémi aux vertiges de la puberté, Elena et moi, on nous appelait déjà « les fiancés ».

Chaque saison qui passait consolidait la passion que nous nourrissions l'un pour l'autre. On ne s'embrassait pas encore sur la bouche – Elena était pieuse comme sa mère – mais nos deux cœurs n'en faisaient qu'un.

Je m'étais mis au travail après avoir été viré de l'école. Mon oncle m'avait engagé pour laver la vaisselle dans l'arrière-boutique de sa *cantina*, vider les ordures et bricoler ce qu'il y avait à réparer. J'étais preneur de n'importe quelle corvée pourvu qu'elle me rapporte de quoi offrir à Elena un beau mariage. Je n'en amassais pas assez pour nous acheter une voiture, mais suffisamment pour nous payer un ticket d'autocar car il n'était pas question, pour nous deux, d'élever nos enfants dans un bled que l'empuantissement disputait à l'ennui.

Et le rêve se brisa comme un miroir.

C'était un jour de fête, tout le monde était allé à San Cristo célébrer les morts. Il ne restait au village que de rares vieillards, quelques silhouettes recluses dans leurs taudis et les poulets en train de becqueter dans la poussière sous le regard ensommeillé des chiens. Mon oncle avait fermé boutique et emmené sa tribu à la kermesse. J'étais resté finir la lecture d'un roman de Paco Ignacio Taibo II, puis j'étais allé bricoler dans la cantina. Pendant que je préparais mes outils, je vis, par la lucarne, Elena flâner dans les champs. La veille, elle avait soufflé sa quinzième bougie... Dieu ! Ce qu'elle était belle, ce jour-là. Elle avait tout pour elle. Je m'étais dépêché de la rejoindre. On avait marché le long de la piste en parlant de tout et de rien. Je ne sais pas pourquoi je lui avais proposé de nous rendre dans les ruines. C'était peut-être le Malin qui, jaloux de nous voir heureux, avait cherché à nous gâcher la vie. On n'était jamais allés ensemble dans les ruines, Elena et moi. Mais ce jour-là, parce que le village était désert, j'ai cru que le monde vacant m'appartenait.

Nous avons longé le muret de pierres, dérangeant au passage une escouade de rats qui s'était dispersée plus vite que les éclats d'une grenade, marché jusqu'à la chapelle qui n'en finissait pas de s'écrouler, ensuite nous étions entrés dans la grande bâtisse au toit crevé. Quelqu'un dormait sous une couverture à côté d'une bécane. Nous n'eûmes pas le temps de rebrousser chemin. Le dormeur avait écarté d'un coup la

couverture et s'était dressé sur son séant, un énorme revolver au poing. Il nous tint en joue, le temps pour lui de recouvrir ses esprits.

— Qu'est-ce que vous foutez par ici ? s'écria-t-il, la figure tressautant de tics.

J'étais pétrifié.

Je n'avais jamais vu d'arme à feu de si près avant, et jamais une tête aussi terrifiante.

Il nous a ordonné de ne pas bouger. Après s'être assuré qu'il n'y avait personne d'autre aux alentours, il s'était mis à mater Elena tandis qu'une lueur monstrueuse embrasait ses prunelles.

— Ça tombe bien, fit-il en ouvrant sa braguette. Je m'apprêtais justement à me branler.

Il y eut comme un décalage dans mon esprit. Je n'arrivais pas à saisir ce que je voyais. J'étais dans un rêve infect ; tout partait en vrille. Le sang battait à mes tempes à les défoncer. Une tremblote incontrôlable s'était emparée de mes membres.

Le type a saisi Elena par le poignet et l'a attirée contre lui. Avec son arme, il me tenait en respect :

— Recule contre le mur, enculé de ta race, et mets-toi à genoux, les mains sur la tête.

Mes jambes s'étaient dérobées d'elles-mêmes et mes doigts s'étaient refermés sur ma nuque comme les serres d'un rapace.

Puis les choses se sont emballées. Mon esprit engourdi ne parvenait pas à les suivre. Les cris d'Elena résonnaient en moi comme un gong dans la tête d'un boxeur mis K-O. « Lâche-moi ! » hurlait-elle

en repoussant la brute qui riait, amusée par la pugnacité de sa proie. Il la tenait fermement par le bras. Dans un sursaut de révolte, elle l'a griffé au visage. Ça l'a rendu fou de colère. Il a frappé Elena sur la tête avec la crosse de son revolver, l'a jetée à terre et lui a écrasé la figure contre le sol.

Dieu m'est témoin, je luttais de toutes mes forces pour me porter au secours d'Elena, mais aucune fibre ne répondait en moi.

Le fauve s'était assis sur le dos d'Elena, le souffle débridé. Elena remuait farouchement ; ses bras et ses pieds traçaient une multitude d'arcs sur le sol poussiéreux. L'agresseur dut poser son pistolet par terre pour la neutraliser. Il lui a retroussé la robe, baissé le slip et il l'a pénétrée si violemment que le corps d'Elena s'est cabré à se casser. Son cri résonnera longtemps à mes oreilles.

Je n'ai rien pu faire. J'étais là, à genoux, les mains derrière la tête, pareil à un prisonnier de guerre guettant stoïquement le coup de grâce qui mettrait fin à son calvaire. Je regardais Elena se distordre sous la hargne sauvage de son violeur et attendais de me réveiller.

Le violeur râlait et ricanait en même temps ; il me narguait de ses yeux reptiliens, me montrait du menton le revolver qu'il avait posé à portée de sa main, m'invitait à m'en emparer. « Vas-y, me lançait-il entre deux va-et-vient, prends-le. Tu vas lui dire quoi, après, hein ? Que t'as une bite, mais pas assez de couilles ? » Elena aussi me regardait de ses

yeux de bête prise au piège. Elle me suppliait d'intervenir. La poussière du sol collait à ses larmes et zébrait son visage congestionné.

Je n'avais pas bronché. Emmuré dans ma terreur, je ne pouvais que subir dans ma chair et dans mon esprit l'ignoble spectacle qui se déroulait sous mes yeux.

Le violeur a poussé un énorme râle de jouissance. Au même moment, Elena avait cessé de se débattre ; ses pleurs s'étaient arrêtés d'un coup. Il y eut une sorte de blanc où tous les éléments s'étaient figés. Visiblement content de lui, le violeur s'était redressé en s'essuyant dans un pan de la robe d'Elena, avait ramassé son flingue, extirpé un cran d'arrêt et m'avait éraflé l'oreille. « Comme ça, chaque fois que tu te regarderas dans un miroir, tu te souviendras de ce moment. »

Je n'ai pas senti la lame sur mon oreille ni le sang couler sur mon cou.

Le monstre a roulé sa couverture, l'a mise dans un sac en toisant Elena à plat ventre par terre, la robe retroussée sur le dos, le slip par-dessous les mollets, puis, comme si de rien n'était, il a enfourché sa moto et il est parti.

Pendant un temps qui m'avait paru un siècle, Elena était restée étalée dans la poussière, sans bouger. Elle fixait le mur devant elle comme si elle souhaitait le voir s'écrouler et l'ensevelir pour toujours.

J'eus un mal fou à disjoindre mes doigts soudés à ma nuque. Mes rotules s'étaient bloquées. Je voulus m'approcher d'Elena pour l'aider à se relever ; elle me freina net du plat de sa main.

— Surtout, ne me touche pas.

Sa voix semblait gicler d'outre-tombe.

Lentement, émergeant du fin fond de son cauchemar, elle s'était hissée sur ses coudes écorchés, avait remonté son slip, et elle s'était levée en tremblant de la tête aux pieds, exsangue, mais digne.

Elle passa à côté de moi, tel un fantôme. Sans me regarder. En me décochant, de cette voix que je ne lui connaissais pas et qui me parut aussi implacable qu'un sortilège : « L'homme de ma vie ?... Tu parles d'un homme ! »

Ce fut la dernière fois qu'elle m'adressa la parole.

Personne, au village, ne sut ce qu'il s'était passé dans les ruines ce jour-là, mais tous constatèrent que quelque chose s'était définitivement rompu entre Elena et moi.

Quatre ans avaient passé.

Elena était devenue l'ombre d'elle-même. Elle ne sortait presque pas de chez elle.

J'avais honte de la savoir malheureuse à cause de moi. J'étais la pire chose qui lui soit arrivée.

Ramirez voulait savoir ce qui clochait chez moi. Sa mère lui laissait entendre que j'aurais probablement hérité de la mienne la déprime qui l'avait emportée.

Mille fois, j'eus envie de tout plaquer et de m'évanouir dans la nature. Impossible de désertier. Elena était mon arène où je me livrais les plus terribles des combats. Je n'étais pas en mesure d'assumer une deuxième fois la même lâcheté.

Si seulement elle avait tourné la page, Elena. Elle aurait fini par comprendre qu'être un *homme* ne veut pas dire être un héros. Mais le mal était fait, comme sont faits les échecs et les drames qu'aucune excuse ne saurait minimiser.

Au sommet de notre colline se dressait un arbre solitaire. De loin, avec ses branches levées au ciel, il

évoquait un géant catastrophé. Ramirez et moi aimions nous asseoir dans son ombre et contempler le village à nos pieds. On n'était pas obligés de parler. Au village, les rares sujets qui nous tenaient à cœur avaient été épuisés et on avait perdu le goût des confidences.

Un attroupement s'opéra progressivement sur l'aile gauche du village. Une femme courait d'une maison à l'autre, entraînant dans son sillage des mioches de plus en plus nombreux.

— Ce n'est pas normal, dit Ramirez en se levant.

Il porta sa main en visière :

— Il est arrivé quelque chose.

Nous dévalâmes la colline à toute vitesse.

Presque tous les habitants du village s'étaient rassemblés autour de la cantina de mon oncle. Dolorès était en pleurs.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Ramirez à Pablo, son frère aîné.

— Elena a disparu.

Le matin, Dolorès n'avait pas trouvé sa fille dans sa chambre. Elle avait pensé qu'Elena était chez une voisine, puis, ne la voyant pas rentrer à midi, elle s'était mise à sa recherche. Mais Elena n'était nulle part. De retour à la maison, Dolorès avait remarqué que la petite armoire où sa fille rangeait ses affaires était vide.

Les hommes et les femmes se tournaient vers le désert comme s'ils espéraient y déceler une réponse à leurs interrogations. Vers le tard, lorsque le soleil

commença à décliner, le petit Rodriguez, qui revenait d'on ne savait où, lança à l'attroupement qui tournait en rond autour de la cantina de mon oncle :

— Elle est partie avec Osario.

Tout le monde se dirigea vers la maison de Petra l'Accoucheuse qui nia en bloc les allégations du petit Rodriguez.

— Osario était au village, hier ?

— Il est arrivé tard dans la nuit, mais il est reparti tout de suite après, dit Petra. Il avait une urgence. Il a eu juste le temps de me donner un peu d'argent et il est parti. Seul. J'étais là, dehors, quand il est monté dans sa voiture. Personne n'était avec lui.

On se tourna vers le petit Rodriguez qui persistait :

— La voiture d'Osario était garée en bas de la piste. Elle a attendu un bon moment. Après, j'ai vu Elena se dépêcher de la rejoindre. Elle portait un sac.

— menteur, lui cria Petra.

— Tu es sûr de ce que tu avances ? fit mon oncle en saisissant le mioche par les épaules. C'est très sérieux, mon garçon. Ne nous lance pas sur une fausse piste si tu veux qu'on retrouve la pauvre fille.

— Elle est partie avec Osario. Je l'ai vue.

— Il était quelle heure ?

— J'sais pas. Peut-être deux heures, peut-être trois heures du matin. La lune était pleine et j'ai bien vu Osario qui fumait à l'intérieur de sa caisse. Puis Elena l'a rejoint. Elle est montée à côté de lui, et la bagnole a démarré.

— Qu'est-ce que tu fichais dehors à trois heures du matin, à ton âge ? lui cria Petra, faute d'arguments.

— J'arrivais pas à dormir, répondit simplement le petit Rodriguez.

Petra jurait que son fils n'avait rien à voir avec la disparition d'Elena, qu'il s'agissait d'une fâcheuse coïncidence.

— Il ne la connaissait même pas, cette petite. Et puis, il ne ferait jamais une chose pareille à une fille de chez nous. Ce n'est pas la première fois que mon fils revient au village. Est-ce qu'il a causé du tort à quelqu'un ? Elena est peut-être partie quelque part et elle ne va pas tarder à rentrer. Il ne fait pas encore nuit, voyons.

Elena ne rentra pas cette nuit-là, ni les nuits d'après.

Dolorès venait chaque matin me trouver dans l'arrière-boutique de la cantina : « C'est de ta faute. C'est à cause de toi si elle est partie. Qu'est-ce que tu lui as fait ? »

Je ne savais pas quoi lui répondre. Elena était partie parce que *je n'avais rien fait* du tout, alors qu'un geste de ma part, ce jour-là dans les ruines, aurait peut-être suffi à rendre les blessures supportables.

Une semaine passa.

Dans le village, on s'inquiétait pour Dolorès. Elle n'arrêtait pas de pleurer le jour et de prier la nuit, agenouillée devant sa Vierge en terre cuite. Les

femmes lui rendaient visite pour la réconforter. Les hommes tournaient et retournaient les mêmes questions. Elena avait-elle été enlevée par Osario ? Ça semblait peu probable. Avait-elle fugué ? Pour aller où ? Elle n'avait d'autres parents nulle part. On revenait à Osario. Hypothèse vite abandonnée. Osario était un bon garçon. Un ravisseur étranger ? Elena ne se serait pas laissé faire. Elle aurait crié, ameuté le village. Et puis, quel étranger oserait troubler notre léthargie ? Nos filles pouvaient se balader dans les parages sans risquer d'être embêtées, encore moins d'être agressées. On veillait les uns sur les autres, à l'Enclos. Hormis les rares montagnards qui, parfois, s'arrêtaient pour se restaurer dans la cantina de mon oncle avant de poursuivre leur route, aucun intrus ne s'attardait chez nous ; il était surveillé de près jusqu'à ce qu'il quitte le village.

Le petit Rodriguez vint dans la cantina m'annoncer que Petra l'Accoucheuse voulait me parler.

— Pourquoi ?

— J'en sais rien.

— J'ai du boulot.

— Elle veut te voir tout de suite, insista le petit Rodriguez avant de courir rejoindre les mioches de son âge en train de taper dans un ballon pelé.

— Va voir ce que cette folle te veut, me conseilla Ramirez.

— J'ai un tas de trucs à finir.

— Je les finirai pour toi.

Je n'étais pas emballé.

Ramirez m'enleva le chalumeau que je tenais à la main et me poussa gentiment dehors.

— Il y a une drôle d'atmosphère au village ces derniers jours, tu ne trouves pas ? Alors, va voir de quoi il retourne. Je n'aime pas ce qui se trame derrière les murs.

— Et c'est quoi, mon problème ?

— Justement, Diego, justement.

À contrecœur, je me débarbouillai dans l'abreuvoir et me rendis au domicile de Petra. Elle n'était pas chez elle. Sa voisine m'orienta sur le taudis de Dolorès. Un groupe de femmes attendait dans la courette caillouteuse, en silence, le visage fermé. On s'écarta pour me laisser passer. À l'intérieur du réduit, il faisait sombre à cause des volets à moitié clos.

Petra était là, les bras croisés sur la poitrine. Elle fixait Dolorès à genoux devant la Vierge en terre cuite, un marteau à la main.

Dolorès n'était plus qu'une loque. Ses cheveux s'entortillaient sur sa tête ; ses épaules osseuses tressautaient nerveusement sous la robe usée qu'elle portait à longueur de saison.

— Ne fais pas ça, Dolorès, la mit en garde Petra.

— Je ne lui ai pas demandé la fortune, sanglotait la veuve en étreignant fermement le marteau. Je ne lui ai pas demandé de me trouver un mari. Je n'avais qu'une prière, une seule : qu'on ne me dépossède pas du peu que j'avais. C'est tout. Je ne demandais rien de plus.

— Pose ce marteau, Dolorès. Si tu touches à la Vierge, tous les malheurs du monde te tomberont dessus.

— Je veux brûler en enfer.

— Ne sois pas idiote. Ça ne sert à rien de s'insurger contre le Seigneur. Tu as toujours été une femme pieuse.

— Ça m'a avancée à quoi ? Je m'adresserais à un mur qu'il finirait par me répondre. Mais pas cette foutue Vierge. Je me confesse à elle toutes les nuits, et tous les matins je retrouve mes peines intactes. Je n'avais qu'Elena sur terre. Et la Vierge me l'a confisquée.

— Arrête de blasphémer, Dolorès. Elena est quelque part et on va la retrouver.

Petra se tourna vers moi :

— Va à Juárez trouver Osario.

— Pourquoi moi ?

— Elena était ta fiancée devant Dieu.

— Elle est partie à cause de toi, grommela Dolorès d'une voix mourante. Tu l'as rendue malheureuse. Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais ça lui a brisé le cœur. Je ne reconnaissais plus ma fille. Elle était si joyeuse et si jolie, avant.

— Laisse-moi lui parler, s'il te plaît, l'interrompit Petra... Diego, je suis certaine que mon fils n'a rien à voir avec la disparition d'Elena. Osario ne ferait jamais de tort à quelqu'un de chez nous. Nous sommes comme une même famille au village, et je ne tiens pas à baisser les yeux devant Dolorès chaque

fois que nos regards se croisent. C'est pourquoi je te demande d'aller trouver mon fils. Je sais ce qu'il va te dire, mais j'aimerais que Dolorès l'entende de ses propres oreilles, tu comprends ? Il faut qu'elle sache que sa fille n'a pas été enlevée par mon garçon.

— Je n'ai jamais été à Juárez, fis-je bêtement, pris de court.

— Ramène-moi ma fille, me supplia Dolorès. Ramène-la-moi, sinon je réduirai en mille morceaux cette Vierge et je continuerai de m'acharner sur elle jusqu'à ce que la malédiction s'abatte sur ce village.

— Notre misère nous suffit, lui cria Petra. Je te répète qu'Osario n'a pas enlevé ta fille. Il reviendra te le dire en face. Maintenant, pose ce foutu marteau par terre et arrête de faire la folle. Ta fille a fugué sur un coup de tête et elle ne va pas tarder à rentrer... Est-ce que tu veux revoir ta fille, oui ou non ? Touche à la Vierge et tu ne la reverras jamais plus.

Deux femmes, qui se tenaient devant la porte, s'approchèrent de Dolorès. Avec infiniment de précautions, elles lui enlevèrent le marteau. Dolorès se remit à pleurer, arc-boutée contre son chagrin.

Petra me pria de la suivre chez elle. J'étais dépassé par les événements. Je ne savais pas quoi dire ni comment réagir.

— J'ai un frère à Juárez. Il s'appelle Enrique Medina. Il a un restaurant sur la Batalla del Paredón. Lui sait où habite Osario. Mon frère est connu, là-bas. Il te suffit de demander.

— Je te répète que je n'ai jamais été à Juárez.

— Il faut bien commencer un jour.

— Vous êtes en train de me faire porter le cha-peau. Je n'ai rien à voir avec la disparition d'Elena.

— J'ai demandé à mon neveu. Il prétend qu'il a des empêchements. Il ne fout rien de l'année et, quand on le sollicite une fois par hasard, il dit qu'il a des empêchements. Lesquels ? Dieu seul le sait. Je suis allée trouver Manuel. Son fils est parti à Juárez, il y a des lustres, et n'a plus donné signe de vie. C'est l'occasion, pour Manuel, de se bouger un peu, non ? De faire d'une pierre deux coups. Chercher mon fils et le sien. « C'est du passé », qu'il a grogné, ce vieil âne. Le passé ? Jusqu'à maintenant, je n'arrive pas à saisir ce qu'il entend par « c'est du passé ». J'en ai marre de remuer ces vieilles carcasses, Diego. Ils ne bougeraient pas le petit doigt pour se gratter. Alors, je me tourne vers toi.

— J'ai du travail qui m'attend à la cantina.

— Il y a des choses qui n'attendent pas.

Elle sortit un boîtier d'un tiroir.

— C'est toute ma fortune, Diego. Elle ne me servirait pas à grand-chose si je me mettais à baisser les yeux devant Dolorès. Je suis certaine qu'Osario n'est pour rien dans cette histoire. Cela ne m'empêche pas de rester éveillée une bonne partie de la nuit. Je ne supporte pas le silence des gens, Diego. J'ai l'impression d'avoir trahi, d'être une pestiférée. Je n'en peux plus, tu comprends ?

— Non, justement, je ne comprends pas.

— Tu veux que je me rende moi-même là-bas, Diego ? À mon âge ? La dernière fois que j'ai mis les pieds à Juárez remonte à plus de vingt ans. Déjà, à l'époque, je m'étais égarée plusieurs fois. Je tiens à peine sur mes jambes. Je ne crois pas pouvoir supporter le voyage, avec mes rhumatismes et mon hypertension. J'ai l'air d'aller bien, mais je suis très malade.

— Demande à Sancho. Il a une fille mariée là-bas.

— Sancho a renié sa fille. Maribel ne s'est pas mariée, là-bas. Elle danse dans des cabarets louches. Ne m'oblige pas à profaner le secret des autres. Si je m'adresse à toi, c'est parce que tu es mon ultime recours. Si tu refuses, je serai obligée d'y aller moi-même.

Elle me remit une liasse de pesos.

— C'est toute ma fortune, dit-elle avec fermeté.

J'ignore pourquoi je n'avais pas repoussé l'argent. J'étais retourné dans la cantina, embêté. Ramirez avait fini de souder le pied du réchaud que j'étais en train de réparer. Il m'attendait sur le pas de la porte, pressé de savoir ce que Petra l'Accoucheuse me voulait.

— Tu n'as pas envie de changer d'air ? me dit-il quand j'eus fini de lui raconter ce qu'il s'était passé chez Dolorès et chez Petra.

— À les entendre, c'est moi qui aurais enlevé Elena. Je ne suis responsable de rien. Ça fait des années qu'on ne se parlait plus, elle et moi.

N° d'édition : L.01ELIN000573.N001
Dépôt légal : mars 2021

